

# LE BOURRU,

JOURNAL A L'USAGE DES GENS DE BELLE HUMEUR.

## AVIS.

—  
Ceux de nos abonnés qui ne conservent pas la file des numéros du "BOURRU," nous obligeraient beaucoup en nous faisant parvenir les No. 2. 19. 23. 29. et 30.

## AVIS.

—  
Nous prions nos abonnés de la campagne et de la ville de nous faire parvenir immédiatement les sommes qu'ils nous doivent. Un Collecteur passera chez les abonnés de Québec.

## VARIÉTÉS.

### MONSIEUR ET MADAME JEAN.

(Suite.)

Le vainqueur était plus assidu que jamais auprès de ma marraine, fier comme un cop de sa victoire, léger, badin, et sentimental au besoin.

—Mademoiselle, disait-il, c'est l'amour qui a guidé mon épée; votre image me suivait sur le pré, le souvenir de vos beaux yeux m'animait au combat. Le ciel et madame votre mère sont pour moi. J'espère qu'obéir ne vous semblera pas trop dur.

En parlant ainsi, M. le vicomte pensait que l'obéissance serait, au contraire, fort douce à ma marraine, qui, de son côté, ne cherchait qu'à se débarrasser de la poursuite du vainqueur et du vaincu, qu'elle haïssait également. Si son père et sa mère venaient à s'entendre, elle devenait probablement la proie d'un des deux prétendants, et déjà le père faiblissait et cédait peu à peu aux volontés de sa femme, comme doit

le faire tout bon mari.

M. Jean fit un petit mouvement d'impatience et but une gorgée de champagne. Madame Jean continua :

—Que fit ma marraine? Elle prit un journal oublié sur la table du salon, et, le déployant au hasard, elle lut: "M. le comte de Moris, sous-lieutenant dans le 1er régiment d'artillerie, en garnison à Vincennes, 2e compagnie, 1er batterie, vient d'être nommé chevalier de la Légion d'honneur, pour... pour..." Elle jette le journal en l'air, monte dans sa chambre, prend sa bourse, un châle, un chapeau, sort de la maison de son père, saute dans un cabriolet, et se fait conduire à Vincennes.

M. le sous-lieutenant de Moris? demanda-t-elle à un sergent de garde.

—Celui qui vient d'être décoré?

—Lui-même.

—Il vient de payer, à dîner à MM. les officiers, pour arroser sa croix. Il est maintenant dans sa chambre, histoire de fumer un cigare.

—Faites-moi conduire chez lui.

—Volontiers, ma petite dame.... Pa-caud, conduisez madame chez le lieutenant.

Et quand ma marraine fut loin, le sergent dit à ses soldats :

—Voyez, camarades, l'étoile de l'honneur, ça attire la beauté : voilà une jeune fille qui ne serait pas venue à Vincennes si le lieutenant n'était pas décoré.

Il ne croyait pas dire si vrai. Ma marraine entra dans la chambre qu'on lui indiqua, et referma la porte sur elle. Assis dans un grand fauteuil de cuir, et le cigare à la bouche, un jeune homme, ni beau, ni laid, mais la figure spirituelle et l'œil intelligent, paraissait plongé dans des réflexions profondes. Il avait détaché sa croix de sa poitrine, l'avait placée sur une table, et la considérait d'un air triste. M. le comte de Moris était un jeune homme du plus grand mérite, très-instruit, et il promettait de devenir un des officiers les plus distingués de son arme. Cependant nous étions alors en pleine paix, et le comte, n'ayant jamais pu encore prouver ni son courage ni son talent, ne devait la croix bienveillance de son colonel. C'était une de ces croix mises à la disposition des chefs de corps à l'époque de la fête du souverain.

—Je t'ai aujourd'hui arrosée de champagne, disait-il; mais si jamais je puis braquer mes canons contre les ennemis de la France, tu auras un autre baptême.

Ce fut dans ce moment que ma marraine entra dans sa chambre; il se leva, étonné

d'une visite aussi inattendue, et, il l'a dit depuis, fort touché de la beauté de ma marraine.

—Mademoiselle, dit-il sans faire les suppositions ridicules qu'un autre eût fait à sa place, mademoiselle, j'ai l'honneur... Peut-être que mademoiselle se trompe de chambre?

—Non, si vous êtes le comte de Moris.

—C'est moi-même.

—Etes-vous garçon monsieur le comte?

—Sans doute! Un sous-lieutenant!

—J'en étais sûre. Alors écoutez-moi.

Ma marraine se plaça vis-à-vis du comte, s'assit dans un fauteuil et commença :

—Monsieur le comte, dit-elle, je me nomme Julie d'Esclavelles; j'ai souvent ouï dire à mon père qu'il avait été l'ami du vôtre.

L'officier s'inclina.

—Mon père, continua ma marraine, dont je suis la fille unique, veut me faire épouser M. Fleury, le fils d'un agent de change, que je n'aime pas; ma mère me destine à M. le vicomte d'Orville, qui me déplaît encore plus que le fils de l'agent de change, et je viens vous proposer de m'épouser, si cela vous convient.

—Très-volontiers, répondit le jeune sous-lieutenant, qui replaça sa croix sur sa poitrine et prit ma marraine par la main.

Ils allèrent chez le colonel et le mirent au courant en deux mots. Ma marraine fut confiée à la femme du colonel, et celui-ci se chargea de négocier le mariage auprès de M. et madame d'Esclavelles. Ce troisième prétendant mit d'accord les deux époux. Un mois après, ma marraine était madame la comtesse de Moris.

—Ah! ah! dit Jean, voilà un singulier mariage.

—Il n'en fut pas moins heureux, reprit la femme, sauf que M. de Moris, qui voulait gagner sa croix sur le champ de bataille, ne manqua pas de faire la campagne d'Espagne, celle de Morée, et de tirer en Afrique le plus de coups de canon qu'il put. Le petit sous-lieutenant devint général, mais vécut peu auprès de sa femme, qui rencontrait fréquemment MM. d'Orville et Fleury dans le monde qu'elle fréquentait.

—Parbleu, se dit le vicomte d'Orville, c'est le chagrin que causait à cette pauvre femme la poursuite de M. Fleury qui l'a jetée dans les bras du comte de Moris: elle m'aime au fond, je n'en puis douter. Puisque je n'ai pas pu être son mari, je serai son amant.

Le vicomte était de ces hommes qui ai-